

INTRODUCTION

Un tournant décisif et une histoire pleine de paradoxes

Un homme a joué un rôle déterminant au début de l'histoire racontée ici : il s'appelait Granville Sharp et appartenait à un groupe de chrétiens évangéliques londoniens qui militaient ardemment contre l'esclavage, dénoncé par eux comme contraire aux Écritures. Sharp était un des fondateurs de la *British and Foreign Bible Society* dont l'objectif était de diffuser la Bible à des millions d'exemplaires et en différentes langues dans le monde. C'était un juriste autodidacte. En 1772, il défendit un esclave nommé Somerset et obtint un jugement qui fit jurisprudence : un esclave fugitif sur le sol anglais ne pouvait pas être légalement rendu à son maître. La ville de Londres devint un asile pour tous les esclaves qui parvenaient à s'enfuir des colonies de l'Empire. Ces anciens esclaves vivaient pour la plupart dans des conditions précaires dans les rues de la capitale et finirent par constituer un véritable problème social et politique.

Sharp était à la tête d'une organisation caritative qui portait secours à ces « Noirs pauvres » (*Black Poor*). Il eut l'idée de créer une colonie agricole

en Afrique pour accueillir ces pauvres. Cette idée de colonie agricole bannissant l'esclavage et reposant sur une main-d'œuvre libre était dans l'air du temps. Adam Smith, entre autres, défendait cette option dans des ouvrages auxquels Sharp pouvait avoir accès.

Des fonds furent réunis, la colonie, baptisée *Province of Freedom* (la Province de la Liberté), fut créée, et un premier contingent de 411 pionniers embarqua en 1787 pour cette partie de l'Afrique de l'Ouest qui avait été nommée Sierra Leone par les navigateurs portugais. Granville Sharp avait une vision relativement démocratique, presque autogestionnaire – quoique très conservatrice –, de la société juste. Il avait conçu une constitution et un système de gouvernance inspirés de pratiques médiévales de l'Angleterre rurale, dans lesquels les pionniers, qui devaient en somme s'auto-administrer, élisaient leurs dirigeants parmi eux. Sharp était un idéaliste probablement assez naïf. Il manquait de toute expérience pratique¹. L'équipée, mal préparée par des gens qui n'avaient pas connaissance du terrain, tourna au désastre, du fait des conditions sanitaires et d'un taux de mortalité élevé, des dissensions internes et des difficultés de production agricole.

Après une opération de sauvetage, les amis de Sharp décidèrent de recapitaliser la colonie et de réorganiser entièrement le système de gouvernance. La vision humaniste que Sharp avait portée

1. On pourra se reporter à ses Mémoires: Hoare, Prince (Ed.), *Memoirs of Granville Sharp, Esq.*, Cambridge University Press, Cambridge, 2014.

n'était plus au programme. Le réalisme avait pris le dessus. Concrètement, cette reprise en main se traduisit par une organisation verticale, autoritaire, voire militaire. Dans le nom choisi, la *Sierra Leone Company*, la référence à la liberté était évacuée. L'équipe de direction était composée uniquement de Blancs, pour beaucoup issus de la marine royale. La colonie fut confrontée à son tour à de nombreuses difficultés et notamment à des troubles sociopolitiques ponctués de soulèvements. Elle dura plus longtemps que la première, mais connut, elle aussi, la faillite. Elle fut reprise directement par la Couronne britannique, préfigurant une colonie au sens moderne du terme.

Les deux expériences, *Province of Freedom* et *Sierra Leone Company*, sont souvent présentées comme un ensemble, quand elles ne sont pas confondues. On montrera au contraire à quel point elles étaient différentes. Qu'elles aient échoué toutes les deux est un fait qui ne devrait pas conduire à les amalgamer : elles n'étaient pas de même nature et ne reposaient pas sur les mêmes principes.

Ce double échec marquait la fin d'une idée défendue par un certain nombre de penseurs des Lumières, pendant tout le XVIII^e siècle : celle de la colonie agricole entièrement privée qui permettrait de développer les grands espaces africains en mettant fin à la traite et sans recourir à l'esclavage ou au travail forcé. Il était devenu plus difficile de défendre la viabilité économique d'un tel schéma.

Mais plus encore, il faut souligner que la reprise finale par la Couronne britannique de la *Sierra Leone Company* marque la première victoire de l'idéologie dite des trois C (*Christianity, Commerce, Civilization*) sur les idées anticolonialistes explicitement exprimées par certains auteurs des Lumières français, écossais et allemands.

Finalement, on peut estimer – c'est la thèse de ce livre – que la reprise par la Couronne britannique de la colonie privée de la Sierra Leone marque un tournant décisif dans l'histoire de l'Afrique, même si elle est rarement présentée comme telle.

Depuis l'échec de leur première colonie en Sénégambie, créée en 1765 et perdue en 1783, les Britanniques semblaient avoir abandonné l'idée de colonisation sur le continent¹. Mais la prise de possession de la péninsule de Sierra Leone par la Grande-Bretagne agit comme un signal pour la France. La marine française en particulier s'émue de la mainmise britannique sur le meilleur mouillage du continent et convainc le gouvernement de créer de nouvelles installations permanentes sur la côte atlantique. Ce mouvement suscita enfin les démarches de prise de possession de l'hinterland

1. Sur la province de Sénégambie, qui était en fait essentiellement consacrée au trafic d'esclaves, voir Lovejoy, Paul E., «Forgotten Colony in Africa: The British Province of Senegambia (1765-83)», in Lovejoy, Paul E., Suzanne Schwarz (ed.), *Slavery, Abolition and the Transition to Colonialism in Sierra Leone*, Africa World Press, Londres, 2015. Et sur les conflits franco-anglais qui lui sont liés, voir Newton, Joshua D., «Naval power and the Province of Senegambia», *Journal for Maritime Research*, vol. 15, n° 2, 2013.

qui se multiplièrent dans les années suivantes à partir des établissements de la façade océanique. Il s'agissait donc du début du processus qui aboutira quelques décennies plus tard au partage de l'Afrique consacré par la conférence de Berlin puis à la colonisation totale du continent.

Ce livre s'attache par ailleurs à souligner les nombreux paradoxes qui jalonnent cette histoire, histoire qui en fait trouve largement ses origines non pas en Angleterre, mais de l'autre côté de l'Atlantique.

Dans un texte des années 1970, l'historien Edmund Morgan qualifiait d'*American paradox* les positions contradictoires d'un État comme celui de la Virginie, qui se présentait comme un champion de la liberté tout en ayant une forte proportion d'esclaves dans sa population et dépendant fortement de ces derniers pour leur force de travail¹. L'ambiguïté de cette posture n'était pas mieux incarnée que par les grandes figures de la révolution américaine, de l'indépendance et de la Constitution qu'étaient Thomas Jefferson, James Madison et George Washington, tous trois propriétaires d'esclaves. Aujourd'hui on utiliserait peut-être le terme de duplicité plutôt que celui de paradoxe.

Récemment, un groupe d'universitaires américains a conclu ses travaux en affirmant que la principale motivation de la révolte qui a déclenché la guerre d'Indépendance était la protection

1. Morgan, Edmund S., «Slavery and Freedom: The American Paradox», *The Journal of American History*, vol. 59, n° 1, 1972, p. 5-29.

de l'institution esclavagiste¹. Les colons qui se sont soulevés contre la Couronne l'auraient fait d'abord parce qu'ils craignaient que la montée en puissance de l'abolitionnisme en Angleterre ne vienne à bout de leur économie de plantation. La controverse qui a suivi montre que ces sujets interpellent encore beaucoup nos contemporains.

On peut arguer que l'histoire de la *Province of Freedom* marque un moment de basculement du Monde atlantique². Le mouvement abolitionniste arrive à mettre fin à la traite, si ce n'est – pas encore – à l'esclavage. L'espace maritime construit autour de la traite et du travail servile se transforme. Et dans cette histoire, on peut mettre en évidence d'autres paradoxes que celui mentionné par Edmund Morgan.

On sait que la Grande-Bretagne recourait beaucoup aux *Chartered Companies*³ pour étendre son

1. *The 1619 Project*, initiative lancée par le *New York Times Magazine*. Il s'agissait de marquer l'anniversaire (400 ans) de l'arrivée des premiers esclaves en Amérique du Nord, à Jamestown en Virginie.

2. Sur la notion de Monde atlantique, voir entre autres Canny, Nicholas and Philip Morgan., «The Making and Unmaking of an Atlantic World», in Canny, Nicholas and Philip Morgan (ed.), *The Oxford Handbook of the Atlantic World. 1450-1850*, Oxford University Press, Oxford, Londres, rééd. 2013. Falola Toyin and Kevin D. Roberts (eds.), *The Atlantic World 1450-2000*, Indiana University Press, Bloomington, 2008. Thornton, John, *Africa and Africans in the Making of the Atlantic World*, Cambridge University Press, Cambridge, 2^e éd, 1998.

3. Compagnies sous contrat. Pour une introduction aux travaux récents sur le rôle de ces compagnies dans ce qui a été appelé un «*Informal Empire*», on peut voir Pincus, Steve, *Rethinking Mercantilism: Political Economy, The British Empire and the Atlantic World in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, William and Mary Quarterly, vol. 69, n° 1, p. 3-34.

empire et pour commercer. L'une d'entre elles, la *Royal African Company*, a pratiqué la traite jusqu'en 1731 et a alimenté en main-d'œuvre captive les colonies des Caraïbes et l'Amérique. Puis c'est en Angleterre que le mouvement abolitionniste a pris une ampleur décisive, principalement du fait des Églises protestantes. Et, *a posteriori*, on peut considérer que c'est le gouvernement britannique qui a déclenché le mouvement aboutissant à la création de la *Province of Freedom* : dans sa fameuse proclamation de 1775, qui établissait la loi martiale, le gouverneur colonial Lord Dunmore promettait la liberté à tout esclave qui rejoindrait les troupes loyalistes. Le succès de cette mesure lui permit de créer son *Ethiopian Regiment*, qui fut engagé pendant tout le conflit avec les insurgés américains. Les survivants évacués par les Britanniques en Nouvelle-Écosse constituèrent, après le premier groupe des *Black Poor* de Londres, le contingent essentiel des migrants pour la Sierra Leone.

Ultérieurement, sur la côte africaine, la situation deviendra aussi paradoxale. La *Province of Freedom* avait été implantée sur un terrain négocié, de façon ambiguë, avec le peuple autochtone, les Temnés. Ce terrain, à l'entrée de l'estuaire de la Sierra Leone, était à proximité immédiate du fort de l'île de Bunce¹, un des hauts lieux de la traite transatlantique. Celle-ci était florissante à l'époque

1. Parfois orthographié Bence ou Bance selon les documents et les époques.

de la création de la colonie (la traite n'a été interdite par les Anglais qu'en 1807 avec le *Slave Trade Act*). La colonie phare des abolitionnistes cohabitait donc avec ce fort qui expédiait des contingents de captifs en Amérique, où ils étaient vendus, principalement en Géorgie et en Caroline du Sud. Et tandis que les colons de la *Province of Freedom* se débattaient dans les plus grandes difficultés, les gestionnaires du fort vivaient dans l'opulence... Pire encore : lorsque la situation de la *Province of Freedom* est devenue critique, certains pionniers, nécessité faisant loi, se sont fait recruter par le fort de Bunce et ont donc participé, en tant que salariés libres ou en tant que sous-traitants, à la chaîne complexe de la traite : se procurer des captifs dans l'intérieur, les garder en attendant les navires, organiser les embarquements. Ce type de situation a perduré pendant des décennies sur les côtes d'Afrique de l'Ouest, même après l'interdiction de la traite par les Anglais, les Français et les Américains, car beaucoup de trafiquants indépendants continuaient leur activité à destination des pays d'Amérique latine.

Et lorsqu'une rébellion éclata contre la direction de la Compagnie de Sierra Leone, que les colons furent sur le point de prendre le pouvoir et de proclamer leur autonomie, ce sont – nouveau paradoxe – d'autres esclaves fugitifs, les *Maroons* de Jamaïque, qui écrasèrent les insurgés pour le compte des Britanniques... S'ils avaient agi autrement, l'histoire aurait pris une tout autre tournure.

Ultime paradoxe, non des moindres : lors de cette rébellion qui marquera la fin de la Compagnie de Sierra Leone, ce sont les anciens esclaves venus d'Amérique qui défièrent l'ordre britannique... Ils le firent au nom des principes de liberté et de démocratie, ces principes qu'ils avaient acquis de la révolution américaine.

La création de la *Province of Freedom* prit place dans l'intense mouvement d'idées et de débats de la fin du XVIII^e siècle, d'abord sur l'abolition de la traite des Noirs d'une part, de l'esclavage d'autre part, et ensuite sur les questions de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes et sur la légitimité de la colonisation. Ces débats renvoyaient à des considérations morales et philosophiques, à celles de la discipline naissante de l'analyse économique, sans oublier celles de la religion. Ils s'inscrivaient en outre dans les enjeux politiques et économiques structurants des sociétés de l'époque.

Une des figures les plus remarquables de ce bouillonnement d'idées parfois assez confuses est le Suédois Carl Wadström. Il avait fréquenté les physiocrates, il était proche des Lumières écosaises. Et c'était un adepte convaincu de la pensée de son compatriote Emmanuel Swedenborg, scientifique et mystique, dont l'ouvrage *De la Nouvelle Jérusalem et sa doctrine céleste* avait suscité beaucoup d'enthousiasme de part et d'autre de l'Europe... Des Églises swedenborgiennes furent ainsi créées ou envisagées, en Angleterre, en Amérique. La Nouvelle Jérusalem était localisée

au cœur de l'Afrique... Carl Wadström avait aussi effectué un voyage en Afrique pendant lequel il était devenu un abolitionniste convaincu. Il fut très engagé dans la création de l'établissement de Sierra Leone.

Avec son compatriote August Nordenskjöld, minéraliste et alchimiste (dont nous aurons l'occasion de reparler, car il a vécu en Sierra Leone), et d'autres, ils publièrent à Londres en 1789 un «Plan pour une communauté libre en Afrique sur la côte d'Afrique, sous la protection de la Grande-Bretagne; mais entièrement indépendant de toutes lois ou gouvernements européens¹». Le titre de cet ouvrage est tellement long que la seconde partie est souvent omise dans les citations. Or elle est essentielle pour saisir les aspects idéalistes et le caractère international qui avaient présidé à la création de la colonie et qui furent complètement abandonnés sous la pression des événements. Carl Wadström, dépité par la reprise en mains de la Colonie par les Britanniques, se rendit en France au début de la Révolution. Entre 1795 et 1798 (année de sa mort à Paris), le citoyen Wadström participa activement aux travaux de la Société des Amis des Noirs² et

1. Nordenskjöld, August, Carl Bernard Waldström, Barrel, Colburn and Simpson. *Plan for a Free Community upon the Coast of Africa. Under the Protection of Great Britain; But Entirely Independent of all European Laws and Governments*, ptd by R. Hindmarch, Londres, 1789.

2. Niort, Gaël, *Carl Bernhard Wadström: de la Nouvelle Jérusalem à la seconde Société des amis des noirs*, mémoire d'histoire, université Paris VIII, sous la direction de Marcel Dorigny, Paris, 1997.

fut à l'origine de la création de la seconde Société des Amis des Noirs, où il siégeait avec l'économiste Jean-Baptiste Say entre autres et n'avait de cesse de travailler à son projet de colonie idéale¹.

Nos deux premiers chapitres portent sur ce contexte intellectuel en effervescence, dont Wadström ne représente qu'un élément² au sein d'un ensemble d'intellectuels, philosophes ou économistes répartis dans les pays européens et en Amérique. Sans une bonne appréhension de ce contexte, il est impossible de prendre la mesure de ce qui s'est joué avec la création de la *Province of Freedom*, son échec, sa transformation en Compagnie de Sierra Leone et finalement en colonie de la Couronne. Ces chapitres présentent donc d'abord une synthèse sur la montée en puissance des différents types d'abolitionnismes, puis une mise en perspective des expériences de colonisation privée sans esclavage et de la question de la colonisation telle qu'elle est posée au xviii^e siècle.

Le troisième chapitre est consacré à la fuite des esclaves pendant la guerre d'Indépendance en Amérique et à l'exil des loyalistes noirs, qui ont joué un rôle déterminant dans l'histoire de la Compagnie de Sierra Leone.

1. Par exemple Wadström, Carl Bernhard, *Précis sur l'établissement des colonies de Sierra Leone et de Boulama*, Paris, 1798. <http://gallica.bnf.fr>

2. Sur Wadström, voir aussi Ambjörnsson, Ronny, «La république de Dieu»: une utopie suédoise de 1789», in *Annales historiques de la Révolution française*, n° 277, 1989, p. 244-273.

Le quatrième et le cinquième chapitre décrivent chronologiquement les faits, successivement donc pour la *Province of Freedom* (acte un) et pour la *Sierra Leone Company* (acte deux). Ils sont établis sur la base des travaux d'historiens qui ont exploité les archives, en particulier celles de la Compagnie. Ils exploitent aussi des sources directes comme le journal d'Anna Maria Falconbridge, qui fit deux séjours au Sierra Leone entre 1791 et 1794.

En guise de conclusion, le lecteur trouvera un épilogue qui vise à mettre en perspective les conséquences de la transformation en colonie de la Couronne, notamment les répliques françaises, ainsi que la création du Liberia voisin de la Sierra Leone. Ces évènements marquent le début du grand mouvement d'exploration et de conquête de l'hinterland, dont les résultats serviront de cadre aux discussions de la conférence de Berlin et du partage de l'Afrique entre puissances européennes.

Ajoutons enfin que le livre souhaite rendre hommage aux héros souvent anonymes de la *Province of Freedom* et de la *Sierra Leone Company*, ces femmes et ces hommes qui avaient été mis en esclavage, qui parvinrent à s'enfuir et à s'engager dans cette utopie périlleuse du retour en Afrique. Beaucoup d'entre eux en moururent prématurément, de privations, de maladies, ou bien violemment dans des combats et des révoltes. Quelques-uns, même, furent repris et renvoyés en esclavage. La somme des injustices, des trahisons et des souffrances que ces fugitifs ont connues dans

Introduction

leurs vies est saisissante. La traite transatlantique et l'esclavage ont broyé tant d'individus qu'on ne peut même pas dire qu'il s'agit de destins exceptionnels. On trouvera dans le cœur du texte quelques portraits de ces figures de fugitifs, comme celle de Harry Washington, échappé du domaine de George Washington¹, qui disparaîtra après avoir été banni de la colonie avec plusieurs de ses compagnons pour avoir défendu leurs droits et s'être rebellé contre la direction.

1. Les propriétés de George Washington et de sa femme ont compté jusqu'à 300 esclaves. Voir par exemple Wiencek, Henry, *An Imperfect God: George Washington, His Slaves, and the Creation of America*, Farrar, Straus and Giroux, New York, 2004.